

Dominique Drouin

.*-

Entre deux eaux

Nouvelle

Les poches qu'il a sous les yeux sont d'eau : il pousse devant lui l'onde nonchalante qui souligne de labiles et souriantes rides son regard immobile. Son nez, long et fin dans sa tête large, fait étrave plutôt que gouvernail : il fend l'eau devant lui. Avec son bonnet de nylon noir, et le bandeau jaune qui plaque sur sa tempe droite le tuba bleu auquel, on le devine, sa bouche est reliée sous l'eau, il fait figure de proue. Les lunettes étanches collées sur le haut du front ont l'air de deux cornes sciées à ras, et donnent à cette figure une étrangeté diabolique. D'autant que rien ne bouge en lui, rien ne cille, et ça lui fait l'aspect faux

d'un crocodile qui mime à merveille la pierre, à l'affût de quelque proie. Mais lui, non, il ne convoite rien : ni les petites poules d'eau qui dodelinent de la tête d'avant en arrière pour se donner du cœur à la nage, ni les rats d'eau, plus ou moins musqués, qui fuient en gerbes sur son passage ; qu'il a pourtant lent, indolent, au gré seulement du courant, allongé sur sa planche à l'avant de laquelle il ajuste la trajectoire.

Par moments, le nez n'y suffit pas ; on le voit alors, dans un courant plus épais, battre deux ou trois fois des mains pour rectifier le tir. Et l'embarcation rentre dans le rang, bien parallèle aux rives, et les bras sont remisés au long du corps, qu'il a long et maigre. Il est là, à ras bord de pas grand-chose, mais à bord, tout de même, d'une planche à voile profilée pour la haute mer, et sur laquelle, depuis trois heures environ, il est allongé à plat ventre, la dépassant d'une tête.

Ses yeux à fleur d'eau sous le bonnet noir, il se dit qu'il a l'air d'une musulmane intégrale, sans rire – rire immergé est dangereux ; immergé, c'est beaucoup dire, à combien de kilomètres encore, la mer ? En attendant, il descend le fleuve

impassible ; fleuve, n'exagérons rien : un cours d'eau tout au plus ! Il n'est pas large, le Couesnon, combien ? Trois mètres ? Cinq mètres parfois ? Une voie d'eau étroite, mais dont il sait qu'elle le mènera au grand large vers quoi la planche, sans sa voile, s'oriente aussi naturellement que l'aiguille d'une boussole pointe le nord.

L'eau est limoneuse et douce, le ciel, d'une sérénité antique. Sanglé sur sa planche, le cou à l'équerre et le bas du visage planté dans l'eau, l'homme glisse, d'amont en aval, comme il tombe sous le sens quand l'inertie même y condamne. Il est comme guidé par le boyau paresseux des éléments. Le ciel même, de son énorme œil bleu, semble superviser sa course.

Puis la fatigue enserre la nuque. Sous le bandeau jaune, l'homme oriente le tuba vers l'arrière, rabat les lunettes sur ses yeux et plonge le visage dans l'eau, le cou droit, soulagé. L'eau trouble fait caverne, sa propre respiration y résonne. Et ses deux temps donnent la mesure de sa pérégrination fluviale : d'un ample rythme lent et

serein, il avance faute de pouvoir reculer. Il fait confiance à l'eau : elle le conduira comme elle sait se conduire : avec bienveillance pour le fétu insubmersible qu'il est.

L'homme ne peut que deviner le fond gélatineux du lit. Dans la glauque turbidité de l'eau, le soleil agite parfois les broches étincelantes d'un de ses fanaux. De rapides poissons passent, plus ou moins familiers. Et le temps se cale sur l'exacte mesure que bat la rivière.

Puis quelque chose d'élastique et filaire se met à freiner sa lente descente et au même moment, il entend d'hurlants borborygmes. Il relève la tête, la sort de l'eau et soulève ses lunettes. Trois petits bouchons aux couleurs éclatantes font pendeloques à son bonnet. L'eau enfin tarie des oreilles, il entend les véhémentes invectives d'un pêcheur dans les lignes de qui il a donné, tête baissée. Pauvre pêcheur ! Il s'excuse ; avec les mains, se dégage des lignes. S'excuse encore et se remet dans le droit fil du courant. Mais il gardera de nouveau les yeux hors de l'eau, c'est plus prudent. Il reprend sa figure de proue.

Ses oreilles, soumises au clapotis frais qui en lèche les lobes, n'écoutent que de l'immédiat. Mais il voit loin devant, quoique les rives lui fassent œillères.

Des cris, soudain se font entendre. L'homme soulève un peu la tête pour leur prêter l'oreille, il en ramène la conviction que tout ça fuse de derrière le massif de massettes, là, qui cache la vue du prochain méandre.

Du battoir pectoral de ses mains (comme, de ses petites pattes avant, une taupe déblaie la terre devant elle), il aide le courant. Il contourne le massif vert et découvre sur un banc d'alluvions sableuses un groupe d'enfants qui s'égayent de ces petits riens sur quoi fond leur ennui naturel. Au-dessus, dans le pré, de plus âgés jouent aux bandits et aux Indiens ! Le courant ici est faible, parcimonieux. Ladre, même, on dirait qu'il compte les gouttes. À plusieurs reprises, l'homme entend la planche racler le fond. De ses mains, il pagaye avec vigueur, pressé de sortir du champ de ces cris où il lui semble rester encalminé. Mais c'est trop tard, un enfant effronté et curieux

s'approche et l'asperge de toute sa joie : il brasse et brasse l'eau dans la direction de l'homme. Celui-ci remercie mal de ces ablutions.

Miséricordieux, le courant le sort, malgré tout, de ce mauvais port pour le remettre en mouvement vers le bon.

Après cette mauvaise passe, l'homme s'est redressé, assis sur la planche halée par le flux. Adossé au petit coffre étanche fixé comme une dunette, il voit tout de haut maintenant : les rives, des bovins paisibles qui paissent, quelques toits. Il scrute au loin, une main en visière, faisant godailler un peu plus sa combinaison que ses épaules trop étroites ne peuvent tendre.

Le jour décline, et l'homme atteint les abords d'une petite ville. Comme si un fil l'y reliait, le clocher du gros bourg fait comme le centre de sa giration suivant un long méandre.

C'est Antrain. Il sait qu'à partir de là, au rythme du flux continu de l'eau, descendant sans effort sa pente douce, il en aura pour trois demi-journées à figer définitivement ce qui fait encore doute en

lui. Puis remonter le courant ? Pour tourner bride, il faudrait une énergie qu'il n'a pas.

Il espère quelques sons de cloche qui lui donneront l'heure, information du reste bien inutile puisqu'il n'a pas prévu d'interrompre sa route vers le large. Il jouera l'ermite et descendra dans la nuit, allongé sur le dos, des étoiles plein les yeux. Avant de s'endormir, il les fixera assez longtemps pour en piqueter la voute de ses paupières fermées.

Très tôt le matin, réveillé par la fraîcheur, il a la tête prise sous un arceau de roseaux. Pensant avec justesse que la planche s'est fourvoyée, il se désarçonne, et la constate en effet, échouée dans cet entrelacs végétal. À genoux sur la planche qui se débat en de nerveuses oscillations, il parvient à la dégager ; ils repartent, l'homme et la planche remise à flot, tous deux faisant front au grand large invisible. Assis contre le petit coffre étanche, il hausse la tête à la recherche d'un repère. Mais aucun ne l'aide à mesurer le retard pris lors de ce mouillage nocturne.

Il se rassérène, et goûte simplement la souplesse bienveillante de l'eau qui l'a repris dans son flux.

Les grandes masses presque monochromes du paysage, le vert cru des rives, le blanc bleuté du ciel, le vert sale du ruban d'eau devant lui, tout ça lui évoque les géométries onctueuses d'un Nicolas de Staël.

En vols aussi fébriles que ceux de chauves-souris, des hirondelles ricochent sur l'eau glauque qui clapote calmement dans le clapet de ses rives.

Seul le flux tendu du temps fait une ligne dure et droite mais, flapi, plusieurs fois l'homme s'affalera sur le rivage.

Derrière lui, un clapotis régulier se précise comme une baratte. Puis passe la pointe et tout le fuselage d'un kayak blanc sur lequel, assis, danse un jeune homme en jupe. Puis d'un second kayak, rose cette fois. Seuls les regards, comme exutoires à la parole bridée, ont exprimé la condescendance codée du nanti vis-à-vis du démuné dont l'homme a l'air, décidément, de nouveau allongé là comme un pauvre hère sur

une planche, tenu qu'il est d'évoluer avec les seuls moyens du bord, dans un justaucorps bâillant par poches et si vieux que son noir a passé gris.

Au matin suivant, très tôt, l'homme entame enfin la dernière ligne droite et s'engage entre des prés ras du poil. Il a été plus lent que prévu, mais arriver à l'heure où, à l'est, le soleil est bas, est de bon augure. Le Couesnon est large, son courant, généreux ; l'eau est désormais d'un gris épais. Il distingue le Mont tout au bout, à droite : la Merveille profile sa flèche sur le bleu opaque du ciel et réveille la convoitise comme un bastion à prendre.

L'homme a l'air d'un prince vainqueur, assis en tailleur sur sa planche qui profite du courant nourri pour aller à la vitesse d'un cheval flairant l'écurie. C'est tout droit, il n'y a pas à se soucier de la bride.

Il voit alors venir, de front, les pointes rose et blanche des kayaks de la veille. Kayak, se dit-il, palindrome que ma planche n'est pas ! De part et d'autre de chacun, ça brasse beaucoup d'eau. Ça

pagaie sec si je puis dire – et il se le dit. Et glissant sur l'eau, ça finit par se mettre en file indienne, l'un derrière l'autre, pour le croiser en le toisant. Torses nus et hâlés, on dirait des Peaux-Rouges. Sans interrompre son brassage de roue à aubes, l'un d'eux, le rose, lui crie : « Vous savez, le courant est fort ici, il va vous falloir des pagaies pour remonter ». L'homme remercie sans dire qu'il n'a cure de ce conseil. Et avec l'obstination primaire de saumons remontant pour le frai, les kayakistes redoublent d'énergie. Et l'homme s'allonge, comme repu de sa victoire sur lui-même : il a réussi, il est arrivé.

Une masse molle et beige, mousseuse comme un paquet d'écume avant-coureur, flotte en tournoyant dans le courant moindre qui lèche les berges. S'en approchant, l'homme s'en intrigue. La rattrapant et la dépassant, il aura vu sous toutes ses coutures la masse morte d'un agneau dessalant et blême.

La fin du voyage est proche, l'homme entre dans le dernier et sigmoïde méandre, et distingue les détails de la Merveille : au sommet de son art,

l'archange danse en faisant des pointes étincelantes, que tout le bastion semble protéger.

De là-haut, on le voit arriver. De haut, on voit tout. Et on voit l'homme. On l'attend, on l'épie.

L'homme a quitté son embarcation. Il est debout, ou du moins, tente de le rester. Ne pouvant lui en donner un, on place l'homme entre deux âges. On rit aussi, mais sous cape : l'homme a l'air vêtu d'un *burkini*.

En bas, l'homme ôte sa cagoule. Depuis ces jours qu'il vogue, ballotté à fleur d'eau, il a perdu le pied terrestre, et la vase dans laquelle il s'enfonce ne l'aide pas à le recouvrer. Disgracieux dans sa démarche, il parvient au sable durci et ondulé de rides marines. Il tombe sa vieille combinaison d'élasthane flasque, comme une défroque. Là-haut, l'habit aura plus de tenue, mais fera-t-il le moine ? se demande-t-il. Presque nu, il court vers les flots. Il s'y lave. Puis revient à sa planche, sèche au vent et, du petit coffre étanche extraie de quoi se vêtir austèrement.

Tout ça, on l'a vu de là-haut.

Quand il s'engage enfin dans la rue montante et bordée d'échoppes encore fermées, c'est, depuis son départ sur cette planche qui l'amenait naturellement vers le grand large, le seul mouvement que j'entame qui ne soit pas de chute, si lente fût-elle, se dit-il.

Il lui semble remonter les plombs de son corps. C'est maintenant, se dit-il, maintenant ou jamais que je peux cesser de contrer la gravité. Mais il continue, il arpente pesamment la montée.

De la grande terrasse, il surplombe la mer à perte de vue. Dans son dos, l'homme sent la porte à judas grillé, la petite porte de l'abbaye où on l'attend. Il s'éternise là. Le soleil d'est oint tout, et sous les yeux de l'homme trace de petits sillons rieurs.

La rotondité paisible de la Terre entonne l'appel du large. Et tout l'Univers n'est qu'une clameur à quoi l'homme s'efforce de rester sourd. La Sainte Croix plantée là l'aide : de ses bras, elle barre l'horizon.

Par l'ouest, des nuages épais arrivent en un front conquérant. Mafflus, ils lèvent devant eux un

souffle impétueux. C'est alors que l'homme aperçoit sa planche, tout en bas, avec son petit coffre où il a rangé son vieux cocon mou, déjà chahutée par l'étroit courant marin qui l'aspire vers le nord, le large. Plus près du Mont, il compte, comme autant de mort-nés, cinq agneaux noyés roulés au gré des flots : le Couesnon les a livrés là, mais la mer n'en veut pas. Il prend pitié.

De l'est, comme l'archange aux épées d'or, le soleil s'escrime contre les nuages titanesques, arrivés à quelques encablures du Mont. Sur le granit de la terrasse, les débris végétaux sont pris dans les tournoiements indécis du vent. De l'ombre d'une niche ouvragée dans la pierre, dépassent les pieds lumineux d'une Marie, dont la pluie vient vernir les souliers de plâtre peint en ciel.

Il pleut dense et orageux, en cet étrange matin, tout est chute, verticalité descendante qui semble vouloir annuler la gothique ascension des lieux.

Mais l'homme a confiance dans les éléments, il sait trop ce qu'il leur doit. Et leur déchaînement ici fait signe ; d'autant que, à l'ouest, derrière

l'escadron tempétueux des nuages, l'horizon bleuit déjà : ça n'aura été qu'un banc, une bande étroite d'émissaires l'invitant à balayer ses doutes. La pluie, en effet, se tarit et le ciel à nouveau s'éclaircit : le soleil reprend le dessus.

Alors, l'homme balaie le monde d'un dernier regard circulaire, puis s'avance vers la porte. Le judas s'en referme en claquant sec. L'homme saisit le heurtoir et d'un coup, la porte entière s'ouvre, béant sur une obscurité dont ses yeux, encore habités de soleil, accusent la noirceur. Un rot de viande froide un peu faisandée s'en exhale. Mais son grand nez fin ne dévie pas. Il se signe, s'incline et entre.



Dominique Drouin
www.scriptosum.fr